

Lost In Translation
Éloge de la lenteur
Traduction infidèle, Etats-Unis 2003, 102 minutes

Manon Dumais

Number 228, November–December 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59116ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dumais, M. (2003). Review of [Lost In Translation : éloge de la lenteur / *Traduction infidèle*, Etats-Unis 2003, 102 minutes]. *Séquences*, (228), 48–48.

LOST IN TRANSLATION

Éloge de la lenteur

En 1990, Sofia Coppola se fait connaître du public en jouant dans *The Godfather 3*. Ni les critiques ni les spectateurs ne sont très tendres à son égard. Et pour cause. Devant la caméra, la jeune femme fait montre de peu de conviction dans le rôle de la fille d'Al Pacino. Après avoir tenté de se faire un prénom dans l'univers de la mode et de la photographie, la fille de Francis Ford Coppola revient en force en 1997 alors qu'elle signe le sublime *The Virgin Suicides*. Campé dans les années soixante-dix, ce faux fait divers relatait avec une étonnante sensibilité la fascination qu'exerçaient d'évanescentes sœurs adolescentes sur leurs jeunes voisins. Cinq ans plus tard, Sofia Coppola récidive en beauté avec *Lost In Translation*.

Acteur américain sur le déclin, Bob Harris (Bill Murray) est venu à Tokyo pour tourner une publicité vantant les mérites d'un whisky. Ayant laissé femme et enfants à la maison, Bob tente difficilement de tuer le temps entre un tournage et une séance de photos. Jeune américaine dans la vingtaine, Charlotte (Scarlett Johansson) se sent délaissée par John (Giovanni Ribisi, égal à lui-même), son célèbre photographe de mari très accaparé par son travail et Kelly (amusante Anna Faris), une idiote actrice de film d'action qui se targue de passer pour une anorexique. Séjournant dans le même hôtel, Bob et Charlotte se rencontrent et, complètement désœuvrés, partent à la découverte de Tokyo au cours de soirées avec des connaissances de Charlotte. Au milieu de cette jungle urbaine survoltée, Bob et Charlotte développeront une tendre relation platonique.



Une tendre relation platonique

Dès les premières images de *Lost In Translation*, on reconnaît avec bonheur la touche de Coppola. Cette jeune fille (Johansson) couchée sur le côté et vue de dos ne rappelle-t-elle pas la beauté diaphane des sœurs Lisbon ? Aussi, ne subjugué-t-elle pas par sa blondeur Bob lorsqu'il la voit pour la première fois dans l'ascenseur alors qu'elle lui sourit sans vraiment le voir ? Bien que plus étoffé que les protagonistes féminines de *The Virgin Suicides*, Charlotte porte en filigrane ce même regard lucide sur les autres qui lui donne l'impression d'être à l'écart du monde. Digne héroïne coppolienne, Charlotte possède heureusement un sens de l'humour caustique qui lui permet d'affronter la société. Taillé sur mesure pour Bill Murray, le personnage de Bob jette affiche constamment un sourire mi-amusé, mi-désabusé. À l'instar de la jeune Charlotte, Bob observe la société de l'extérieur, incapable de s'y mêler réellement. Tous deux transplantés dans une culture dépaysante, laquelle leur renvoie une image tronquée de leur propre culture — par exemple, ces sessions de photos où l'on demande dans un anglais incertain à Bob de se prendre pour James Bond et Frank Sinatra —, et isolés de leurs compatriotes, ils seront forcés de faire le constat de leur propre vie.

Filmer l'ennui et le désarroi sans ennuyer est un pari qu'a relevé avec brio Sofia Coppola. Cadrant ses acteurs dans des décors épurés et froids, elle ne craint pas d'y laisser s'installer le silence. Par moments, ce sont des mélodies populaires qui traduisent la mélancolie des personnages, comme ce *More Than This* que chante Bill Murray lors d'une soirée de karaoké. La photographie superbe de Lance Acord et le montage fluide de Sarah Flack contribuent merveilleusement à donner à *Lost In Translation* une atmosphère à la fois zen et onirique; Tokyo n'a jamais parue aussi envoûtante. Avec lenteur volontaire, la jeune réalisatrice-scénariste développe le récit de cette amitié particulière qui échappe à tous les clichés du genre, bien qu'on peut y reconnaître la trame de *Ghost World* de Terry Zwigoff. Expriment toute la complexité de la relation entre Bob Charlotte, cette scène très touchante où tous deux, étendus sur le lit, ont l'un pour l'autre une caresse furtive.

Œuvre mûre empreinte de sensualité, de poésie et d'humour, *Lost In Translation* donne la part belle à Bill Murray et à Scarlett Johansson, prouvant du coup que la Coppola a du flair et du doigté — on pardonnera donc cette finale un tantinet romantique, mais tout de même réconfortante. Trop longtemps relégué aux rôles légers, ce Murray s'avère absolument suave d'ironie et de dérision, alors que sa jeune partenaire trouve enfin un beau rôle d'adulte à la mesure de son talent.

Manon Dumais

■ Traduction infidèle

Etats-Unis 2003, 102 minutes — Réal. : Sofia Coppola — Scén. : Sofia Coppola — Photo : Lance Acord — Mont. : Sarah Flack — Mus. : Kevin Shields, Air, Brian Reitzell, Roger Joseph Manning Jr., William Storkson — Déc. : Towako Kuwajima, Tomomi Nishio — Cost. : Nancy Steiner — Int. : Bill Murray (Bob Harris), Scarlett Johansson (Charlotte), Giovanni Ribisi (John), Anna Faris (Kelly), Catherine Lambert (chanteuse de jazz), Fumihiko Hayashi (Charlie), Mathew Minami (animateur de talk-show) — Prod. : Ross Katz, Sofia Coppola — Dist. : Alliance.